Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 25

Artikel: En tramway
Autor: Fourmestraux, Marcel de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213136

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

port de lettres et d'espèces, à un paiement d'intérêts et à une bonification, d'un côté d'une provision d'encaissement, et de l'autre, d'un *ducroire* convenu pour les garanties des effets de commerce que cette maison procurait; mais une partie de ces frais doit être supportée uniquement par l'Etat, à raison du retard de la fourniture de ses fonds, qu'il n'a pu compléter qu'avec le produit des ventes des blés. On a calculé, d'après des aperçus équitables, que la portion de la souscription au compte de frais de la maison Dapples, doit être portée à 22,500 fr.

Le total des «autres frais» est de 86,457 fr. 2 batz 4 rappes.

Résumé.

La dépense totale : prix d'achat, frais de transport et autres frais, s'est élevée à 2,375,858 francs, 6 batz, 6 rappes.

Cette somme, répartie sur 78,812 quintaux et 90 livres de grains, fait revenir le quintal brut de marc à 30 fr. 1 batz 4 rappes et $^{55}/_{100}$.

On a livré aux communes et particuliers souscripteurs 24,074 quintaux et 11 livres de froment, qui avaient été portés au prix approximatif de 30 francs le quintal et qui, au prix effectif de 30 fr. 1 batz 4 rappes $^{55}/_{100}$ font 725,726 fr. Le montant total de leurs souscriptions s'élevant à 722,119 fr., la différence laissée à la charge de l'Etat était de 3607 fr.

* * *

On voit qu'à cent ans de distance les mêmes préoccupations, les mêmes soucis inquiétaient le gouvernement. Il n'était certainement pas sans intérêt de rappeler ces choses, afin de permettre à ceux de nos lecteurs qui en auraient la curiosité d'établir un parallèle entre les prix du blé, les moyens et les frais de transport des deux époques, parallèle qui marque bien le chemin parcouru.

Dessous et dessus. — Dans la vie d'un homme, il y a deux grands événements :

Vers la vingtième année, on surveille sa lèvre supérieure pour voir si le poil y vient.

Vers quarante ans, on regarde le dessus de sa tête pour voir si le poil s'en va.

Au tribunal. — Le président au plaignant :

— Ainsi, vous accusez le prévenu de vous avoir volé un mouchoir ?

— Oui, mon président, à preuve que voici le pareil.

— Ce n'est pas un motif, car moi aussi j'en ai un tout semblable dans ma poche.

Le plaignant, d'un air convaincu :

— C'est bien possible, car il m'en manque deux.

A nos ménagères ! — Le gaz est de plus en plus rare. On nous rationne. Même, on nous menace de restrictions plus grandes encore pour l'hiver. La perspective n'est pas réjouissante. Chacun de s'émouvoir ou de s'ingénier à parer du mieux possible à cette pénurie de gaz.

Pour l'éclairage, on a l'électricité ou, à défaut de celle-ci, le pétrole. Pour la cuisine, on a le bois — à condition de posséder un fourneau approprié — on a le pétrole ; mais on a aussi l'*auto-cuiseur*. C'est le héros du jour, le grand sauveur. Il y en a de tout prix, de toutes dimensions, de toutes formes. Il n'y a plus qu'à savoir s'en servir. Oh ! ce n'est pas malin, sans doute, mais encore y a-t-il certains trucs, certaines instructions qu'il est bon de connaître pour prévenir de trop longs tâtonnements, pour éviter de désagréables expériences. Or le moyen est très simple; il n'y a qu'à se procurer, pour 75 centimes, la petite brochure de Mmes Luthy-Guërin et Bertha Merrett, éditée par la librairie Klausfelder S. A., à Vevey. Cette brochure a pour titre : *Cuisine auto-cuiseur, 100 recettes expérimentées et choisies.* Elle justifie de tout point son titre.

EN TRAMWAY

Nous trouvons dans le *Journal des internés Français*, qui se publie à Berne, sous le patronage de l'ambassade de France, l'amusant article que voici. Il a trait à notre canton.

La région de Montreux, région bénie par excellence et spécialement par dame Nature, est déjà fort bien desservie au point de vue des communications par terre et par eau. Il existe jusqu'ici trois moyens de se déplacer le long de la rive enchantée du bleu Léman, entre Vevey et Villeneuve : les C. F. F. (lisez : Chemins de fer fédéraux), les bateaux à vapeur, et les T. V. M. V. (lisez : Tramways Vevey-Montreux-Villeneuve). Mais, toujours en veine de progrès, les compagnies, attentives à faciliter cette rage de déambulation qui anime une clientèle aussi cosmopolite qu'hétéroclite, surtout en temps normal et en particulier dans cette région idéale, les compagnies, dis-je, ont cherché et trouvé mieux encore. Au risque d'attirer sur moi les foudres des conseils d'administration pour divulgation prématurée et intempestive de projets tenus jalousement secrets, je dénonce aux races futures, moi à qui rien ne saurait échapper, deux nouveaux modes de locomotion à inaugurer pour l'après-guerre, tous deux basés sur l'expérience et les perfectionnements découlant de la guerre elle-même. La première innovation sera due aux C. F. F. et consacrée aux gens pour lesquels *times is money*, même quand ils viennent dépenser l'un et l'autre à l'étranger pendant leurs vacances. Elle consistera en rien moins qu'un service extra-rapide de circumnavigation par aérotrains faisant le tour du lac en quatre-vingts minutes, arrêts compris. Quant à la C. G. N. L. (lisez : Compagnie Générale de Navigation sur le Léman), qui sait flatter ceux qui ont toujours du temps de libre, et dont la devise est *chaque chose en son temps*, elle inaugurera un service de transatlantiques sous-marins dernier modèle permettant de voguer parmi l'azur des ondes lacustres, d'admirer la flore et la faune de ces contrées encore vierges, et aux amateurs de beautés aquatiques de se délecter à l'aspect des naïades, sirènes, ondines et autres gracieuses néréides qui, pendant le trajet, les régaleront de leurs évolutions savantes autant que savoureuses.

En attendant cet avenir fort alléchant, on se contente des trois moyens mentionnés ci-dessus, et nous autres internés faisons comme le commun des mortels. Aussi voit-on dans les trains, bateaux et trams beaucoup d'uniformes alliés qui y jettent une note bariolée et pittoresque. Quant aux internés civils, on n'y fait guère attention. Un civil, à cette époque-ci, ne compte pas, vous comprenez. C'est moins encore qu'un embusqué, puisqu'il ne porte pas d'uniforme. C'est un vulgaire *pékin*, un individu sans aucune espèce d'importance, une manière de *minus habens*, dont l'existence est plus ou moins tolérée et problématique. Il n'a aucun droit, sauf celui de se taire, comme aussi de payer place entière en chemin de fer et en bateau, tandis que ses camarades militaires bénéficient du demi-tarif.

Malgré que je sois un grand amoureux d'air, de lumière et d'onde pure, ce dont on ne peut guère jouir qu'en bateau, mes préférences vont donc à ce moyen de locomotion dénommé tramway électrique, pour cette raison qu'ayant fréquemment à me déplacer sur le littoral, j'use, détail prosaïque, du véhicule le meilleur marché. Car, seule, la Compagnie montreusienne daigne nous élever, nous autres *pékins*, au rang de militaires et nous laisse bénévolement profiter des mêmes facilités qu'eux. Encore ne suffit-il pas d'alléguer sa qualité d'interné civil pour se voir octroyer cette faveur, ni même d'exciper du port du brassard. Le premier imbécile venu ne peut-il s'affubler d'un drapeau tricolore au bras gauche ! C'est pourquoi, ne désirant tout de même pas être pris pour le premier imbécile venu, ni pour le dernier, ce qui serait par trop invraisemblable, ai-je toujours sur moi dorénavant ma *carte de légitimation*, mon livret matricule d'interné civil français, mon livret individuel d'interné civil français, mon extrait de naissance, un diplôme, un certificat de bonne vie et mœurs, une note de mon tailleur, non acquittée, et quelques autres papiers de moindre importance. Pouvant abondamment me *légitimer*, j'obtiens de suite satisfaction.

Je dois, d'ailleurs, en écrivain soucieux de la vérité historique, dire que le personnel des tramways est d'une urbanité exquise. Jamais, où que j'aie été, je n'ai vu de receveurs aussi polis, aussi attentifs, aussi empressés auprès de leur clientèle de voyageurs. Quand on veut monter, ils vous soutiennent, ils vous asseyent, vous évitant les moindres heurts avec une sollicitude touchante ; ils acceptent votre argent avec des remerciements à vous faire croire qu'ils touchent des dividendes d'au moins 50 % sur les bénéfices de la société. Devez-vous descendre, ils vous préviennent que vous êtes arrivé, vous aident à vous lever, déposent d'abord à terre vos enfants, vos paquets, votre canne, votre chien, puis vous-mêmes, vous souhaitent bon appétit, bonsoir, bonne nuit, compliments à madame, et le tram repart. Préférez-vous, pendant le trajet, rester debout sur la plate-forme et fumer une cigarette, ils s'en montrent très flattés et vous témoignent leur gratitude de ce que vous vouliez bien leur tenir compagnie en vous exposant, avec éloquence, un aperçu profond et sagace sur la situation respective des belligérants, la rareté des pommes de terre, l'avenir de l'Europe et du monde. Le temps s'écoule ainsi d'une façon fort agréable, le tramway file, et vous êtes tout étonné d'être arrivé.

Combien, malgré tout, il est beaucoup plus intéressant, divertissant et instructif de voyager à l'intérieur du véhicule. Prenant généralement place à l'extrémité de la voiture, tout en avant, bien installé dans mon coin, j'observe, j'écoute, et je médite... J'ai, de là, un excellent poste d'observation. Mon regard prend tout le tram en enfilade. Rien ne m'échappe... Oh ! ce public des tramways, qu'il est cocasse, composite, disparate ! D'abord, c'est à se demander si l'on est vraiment en Suisse, et sinon, dans quel autre pays l'on peut bien être. Car des échantillons de toutes les races, ou à peu près, s'y coudoient et, sur vingt occupants, en moyenne, c'est à peine s'il y a quatre ou cinq indigènes, d'ailleurs absolument débordés et passant aussi inaperçus qu'un vulgaire interné civil...

A eux seuls déjà, les internés suffiraient à accaparer les regards des curieux, car il est bien rare qu'un tram ne soit orné de pantalons rouges, de capotes bleues, d'élégants uniformes kaki anglais ou belges, quand ce n'est pas aussi d'un superbe spahi au turban énorme et aux magnifiques bottes de cuir jaune, d'un officier tunisien au fez écarlate, ou d'un nègre du Sénégal dont le sourire éblouissant vous cause presque une ophtalmie.

Mais les internés ne sont pas les seuls. Oh non ! Il y a en Suisse, comme en temps normal, des représentants et surtout des *représentantes* de tous les pays d'Europe et d'outre-mer, Russes, Polonais, Roumains, Hollandais, Italiens, Espagnols, Serbes, Egyptiens, Américains du Nord et du Sud, Turcs, voire des Asiatiques. J'en passe, et non des meilleurs...

Aussi, à peine êtes-vous installé dans votre tram que vous entendez autour de vous le plus fantastique bavardage, le baragouinage le plus *éberluant* qui ait jamais affligé oreille humaine. C'est à n'y rien comprendre. C'est à se demander si l'on rêve ou si, subitement, l'on est devenu fou, ce qui, à l'effroyable époque que nous traversons, n'aurait rien d'autrement surprenant. Car, à votre droite, vous entendez des sons tout d'abord inexplicables, tellement ils sont étranges : les chuchotements, des chuintements bizarres, des borborygmes, des *krrr-tschtczchpsktftktchchch* à n'en plus finir. Inquiet, vous vous demandez : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Un piston plongeur au clapet réalcitrant ?... un tuyau d'échappement engorgé et qui proteste ??... Puis tout à coup : *tak tak tak tak tak !* un crépitement de mitrailleuse en délire !... Ce sont de braves Polonais qui se racontent tout tranquillement leurs petites histoires. Mais, à cause du bruit général, ils s'évertuent à parler encore plus fort et à prononcer encore plus distinctement que d'habitude leurs incroyables kyrielles de consonnes...

Tendez l'oreille vers la gauche, maintenant, vers ce coin plus calme, sinon moins bruyant, écoutez ces *oua, oua, b'll, b'll, eôh, ouaï, bleuuü, tr'll* interminables... Vous vous demandez avec anxiété si vraiment des êtres humains peuvent arriver à proférer de tels bêlements et aboiements, entremêlés de pareilles nausées... Hélas oui ! c'est un groupe de vieilles Anglaises vulgaires, d'anciens *Cooks* qui se sont oubliés ici depuis la guerre, d'ex-nourrices sèches — oh combien ! — retraitées ou en rupture de *nurseries*, qui roulent une éternelle bouillie dans leurs immenses cavités buccales... Là-bas, tandis que de brunes Italiennes, aux yeux noirs et vifs, gazouillent, zézaient, susurrent leur harmonieux idiome, des Sud Américains à l'accent gutural, roulent les *rrr* et les yeux avec la même ardeur furibonde, gesticulent avec une telle pétulance qu'on craint à tout moment de les voir s'arracher le nez. Plus loin enfin, des Suissesses allemandes ou des Alsaciennes, à l'accent recon-

naissable entre mille, « hachent de la paille et parlent *chicrute* ». Et c'est au milieu de cet extraordinaire charabia que le conducteur lance les noms des stations successives, nullement ahuri, toujours à l'aise, empressé, poli, infatigable...

N'allez pas croire cependant que le spectacle et le « concert » soient les mêmes toute la journée. Que nenni ! Chaque heure a son public et chaque public a son heure. Il y a des heures « autochtones » et des heures « exotiques ». Le matin, par exemple, est le moment le plus reposant, car vous êtes au milieu de braves gens de la région, petits employés, ouvriers, ouvrières qui se rendent à leur travail en lisant la *Feuille d'Avis* ou la *Tribune*, ou en bavardant dans la langue du cru aux intonations si chantantes, aux expressions si inattendues que je ne me lasse jamais de l'entendre. C'est du français au moins, et combien savoureux ! Aussi, quand j'ai pu cueillir un bout de dialogue comme celui-là : « Et ton *bon ami*, à toi, qu'est-ce qu'il *foutimasse*, maintenant ?... » « Gugusse ? Oh ! *il apprend architecte* à Lausanne et il *te fait bien saluer*, tu sais !... » je me sens tout doucement envahir par une immense jubilation intérieure...

Puis, un peu plus tard, les jours de marché, voilà que les trams se remplissent de vigoureuses et exubérantes commères portant des cabas, des filets ventrus et gonflés, de paniers énormes et débordants. Ce sont des mères de nombreuses familles, qui viennent de faire des provisions pour quelques jours. Elles ont des paniers sous elles, sur elles, sous les bras, partout, et des paniers remplis jusqu'au bord de fruits, de légumes, de victuailles plus ou moins appétissantes... Et tout à coup une odeur extraordinaire se répand, s'étale, flotte dans toute la voiture : cela sent à la fois l'oignon, le poireau, le fromage, l'orange, l'ail, le café, et comme c'est tout de même le fromage et l'ail dont le parfum domine, je vous assure bien que malgré les fleurs aussi présentes, cela ne sent pas précisément la rose !... Mais c'est d'un pittoresque achevé, et pour rien au monde je ne quitterais ma place, à moins que la plus élémentaire politesse ne m'obligeât à la céder à l'une des « braves dames », embarrassée de ses multiples fardeaux et ne sachant où fourrer elle et eux. C'est alors qu'il faut admirer la bonne volonté, la patience des receveurs, pouvant à peine circuler parmi tous ces amoncellements, déposant à chaque arrêt les provisions et les ménagères avec une complaisance inlassable. Il arrive bien parfois que dans ces transbordements réitérés, un œuf s'écrase soudain sur le sol, paf ! ou qu'un chou-fleur aux allures indépendantes disparaît sournoisement sous le tramway, poursuivi par un oignon à longue queue qui file comme un rat dans son trou... Mais c'est si rare. Et puis l'excellente humeur de toutes ces bonnes gens n'en est pas altérée pour si peu. Au contraire, on rit, on plaisante. Et le tram reprend son vol.

A midi, autre spectacle. Les tramways sont littéralement pris d'assaut et envahis en cours de route par une armée de travailleurs qui se hâtent d'aller déjeuner ; ils font ainsi le trajet jusqu'à quatre fois par jour et sont, bien entendu, de fidèles abonnés aux cartes poinçonnées de mille trous. Autre halte, nouvel assaut. Ce sont des midinettes, cette fois. Et, ô surprise ! une bonne odeur de chocolat qui cuit, dont elles semblent tout imprégnées, flatte agréablement notre odorat : ce sont des petites chocolatières de la maison X qui, sans s'en douter, font une discrète réclame à leur chocolaterie du bord du lac... J'aime tout de même mieux cela que les émanations du gruyère, du *vacherin* ou de la *tome*. Et je contemple, attendri, toute cette jeunesse laborieuse et pressée qui pépie, jacasse, coquette. Les langues, vous comprenez, ont été toute la matinée condamnées à un dur mutisme. Quelle joie de pouvoir se rattraper et quelle ardeur volubile ! Tout le tramway n'est plus qu'une immense volière qui embaume le chocolat...

C'est dans le cours de l'après-midi que se situent les observations que mon œil, tel un objectif fidèle, et mon oreille, aussi douloureusement sensible que la membrane d'un phonographe, ont enregistrées sans pitié et précédemment reproduites. Mais c'est le soir, après une représentation ou un concert, par exemple, quand « la voiture du théâtre » s'emplit d'une façon effrayante de tous les spectateurs désireux d'éviter une course souvent longue, qu'il est amusant de se sentir écrasé par une cohue encombrante, mais combien élégante. Comme toujours, prédominance du beau sexe, toilettes de soirée, têtes nues et coiffées avec art, ce qui est charmant. Et, contrastant avec les odeurs du matin, des parfums violents me montent à la tête. Je respire avec peine... Je m'assoupis... Je rêve que je suis enlevé dans une parfumerie ambulante par de bien jolies parfumeuses, et tandis qu'un extraordinaire mélange d'opopanax, d'héliotrope, de peau d'Espagne, de trèfle incarnat, de patchouli achève de m'étourdir, je défaille délicieusement sous le regard velouté de deux magnifiques yeux noirs surmontant une adorable bouche rouge qui laisse entrevoir des perles éblouissantes...

MARCEL DE FOURMESTRAUX.

On n'est jamais mieux servi... — M. X. est furieux. Il a envoyé son domestique faire une commission dont celui-ci s'est acquitté tout de travers.

— Vous n'avez pas le sens commun ! fait le maître, dans sa colère.

— Mais, monsieur...

— Taisez-vous ! J'aurais dû me rappeler que vous n'êtes qu'un idiot. Quand j'aurai à envoyer un imbécile faire une commission, j'irai moi-même.

Ouf ! — Ces jours derniers :

— Ah ! quelle chaleur !... On n'a pas même de fraîcheur pendant la nuit... C'est bientôt minuit et il y a au moins vingt degrés à l'ombre.

Pratique. — Bonjour, madame Y***, vous faites votre promenade du matin ?

— Oui, je vais me promener le matin, afin de n'avoir plus rien à faire l'après-midi.

Société pédagogique suisse de musique. — Le comité de la S. P. S. M. fera donner cet été, à *Morges, un cours de directeurs* de sociétés chorales.

Ce cours aura lieu les samedis 14, 21, 28 juillet, 4, 11, 18, 25 août et 1er septembre. Professeur : M. Georges Humbert.

Dix participants seulement seront admis à suivre ce cours, *entièrement gratuit* pour les candidats au diplôme de la S. P. S. M. et pour les membres de la « Société cantonale des chanteurs vaudois. » Cette association accorde un subside à chacun de ses membres admis au cours. S'inscrire auprès de M. G. Humbert, Lausanne, avenue de Mon-Loisir.

« CALEMBOURINADE »

Notre aimable et fidèle lectrice de la rue de *Ca*-rouge, dont nous avons, samedi dernier, publié la petite fantaisie intitulée : « Les cas » a déclenché le rouleau. C'était à craindre. Oh ! mais nous ne tomberons pas dans le panneau. Pour nous montrer bon prince, nous reproduisons encore la « calembourinade » que voici. Elle nous est adressée si gentiment par un de nos lecteurs, que nous n'osons la lui laisser pour compte. Elle nous paraît avoir été coupée dans l'« Almanach Vermot ». Qu'importe, après tout ; la voici. Et puis *n, i, ni : fini*. Le genre ne supporte pas l'insistance ; du reste, ce n'est pas celui du *Conteur*.

L'écart de M. de Lamartine.

(dédié à Alphonse Karr)

Monsieur de Lamartine, ému d'être au rancart,
Ecrit en vers à Monsieur Karr :
Karr, auteur amusant, père de livres drôles,
Reçois mes augustes paroles ;
Puisque tu fais des fleurs et que je fais des vins,
Karr, accolons nos noms divins.
Je voudrais, au soleil, lézard dans les corniches,
Karr, tôt me nicher où tu niches !
Le temps pour moi recule : en mon cœur pur miroir,
Karr, en beau l'âge te fait voir,
J'ai trop marché : veux-tu me déchausser ? et leste,
Je jette, *Karr, à bas* ma veste.
Dieu ! que ne puis-je à Nice et sur de verts gradins,
Comme *Karr, hôte* des jardins !
O *Karr, os* de mes *os, Karr dont* les mains sont
Karr, casse, brise mes entraves ! [braves
Je rassurais l'Etat, souffrant d'un mal d'entrailles,
En disant : « *Karr, avance et raille.* »
Vaillant *Karr, quand* Ledru promenait la terreur,
Karr, ton cœur soutenait mon cœur.
Et le rouge émeutier te voyant fier loustic,
Criait aux siens : « Malheur ! *Karr hic !* »
Qui sait, en ses écrits, ce que le grand *Karr fourre ?*
Chers amis, n'avançons : *Karr bourre*,
Chacun de tes bons mots qui nous valait du pain,
Dans mon esprit *laisse Karr peint.*
Quel temps ! *Karr, tome ancien* de cette vieille
Te souvient-il de ma baignoire ! [histoire,
Tu me lisais Tacite, étonnant garde urbain,
Karr haul, Karr rare, Karr à bain !
En versant, *Karr, à fond* ce vin dur dans mon
Avec moi tu sauvais le monde ! [onde,
Et ma reconnaissance et mon affection
Te surnomma *Karr-Nation.*
Karr, ton âge encor vert, qui permet l'espérance,
Après moi te laisse la France ;
Mais, comme moi, la France, hélas ! t'a dégommé !
Est-ce, Karr, celle que j'aimai ?
Karr quoi ! l'on nous dit : zut ! Pays qui perd la
Karr te fuit, avec Karr je *m'écarte.* [carte
Otons de nos regards ces Français sourds et laids.
Karr, o mio, Karr, ôtons-les !
Le pays qui *Karr* a, je le veux pour patrie ;
Où *Karr* est, c'est mon *Icarie.*
Ouvre-toi, *Karr, yole* où du fleuve des jours,
Triste, je veux finir le cours.

Avant et après. — Avant le mariage, Mlle X... a le menton appuyé sur les deux mains et les coudes posés sur la table.

Y..., son futur mari, la contemple avec admiration :

— Quel charmant abandon !

Un an après. Ils sont mariés. Mme Y... est dans la même position. Son mari la regardant et haussant les épaules :

— Quelle tenue, juste ciel ! quelle tenue !

A l'école. — Dans une leçon d'arithmétique, le maître demande à un élève :

— Si votre père emprunte mille francs, avec promesse de remboursement à raison de 250 francs par année, combien devra-t-il au bout de trois ans ?

— Mille francs.

— Mais, mon ami, vous ne connaissez pas le premier mot de l'arithmétique.

— Possible..., mais je connais papa !

Oubli et oubli. — Au tribunal :

Le président : — C'est la huitième fois que vous comparaissez pour délit d'ivresse.

Le prévenu : — M'sieu le président, je ne suis pas un ivrogne... Je bois... pour oublier.

Le président : — Mais vous n'oubliez jamais de boire.

Pensée : Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.

ALFRED DE VIGNY.

Théâtre de la Comédie. — Hier soir, vendredi, s'est ouverte la saison d'été au Théâtre de la Comédie (Bel-Air). Les dispositions nécessaires ont été prises pour assurer l'aération de la salle. Ce fut un réel succès. La comédie de Francis de Croisset, *Le Bonheur des dames* a été fort bien interprétée par des artistes qui sont déjà, presque tous, de bonnes connaissances. Il en sera donné encore trois représentations en soirée ; aujourd'hui samedi, demain dimanche et lundi.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.